

Le structuralisme et la pensée française (années 1960)

Après l'existentialisme (issu de Heidegger) et la pensée de l'absurde (issue de Schopenhauer) qui s'expriment chez Sartre et Camus, et aussi au théâtre avec Ionesco et Beckett dans les années 1950, une nouvelle philosophie se développe dans la France des années 1960 : le structuralisme.

Le structuralisme provient de plusieurs sources. D'abord de la linguistique saussurienne, qui présente la langue comme une *structure* au sens fort, c'est-à-dire un ensemble de termes dont la nature est déterminée exclusivement par leurs *relations* : ce qui fait le sens d'un mot n'est pas sa nature intrinsèque mais sa relation aux autres mots.

Les structuralistes (Lévi-Strauss, Lacan, Barthes, Foucault, Derrida) étendent cette notion de structure à l'ensemble des phénomènes humains : Barthes analyse des phénomènes de société comme la mode et les mythes modernes, Lacan affirme que « l'inconscient est structuré comme un langage », Derrida déconstruit les textes littéraires et philosophiques eux-mêmes pour faire ressortir leurs structures communes, Foucault montre que les sciences de chaque époque s'inscrivent dans une structure commune (*épistémè*), et enfin Lévi-Strauss fait ressortir les structures des institutions sociales (relations de parenté, mythes, art, etc.). Bref, tous les phénomènes humains sont ainsi expliqués en termes de structures.

Michel Foucault (1926-1984)



C'est au point de vue épistémologique que Foucault développe une pensée structuraliste : dans *Les Mots et les choses*, il essaie de montrer que les sciences ne progressent pas de façon continue. A chaque époque, une structure commune organise l'ensemble des savoirs, déterminant les types de problèmes et les types de réponse. Cette structure générale de la connaissance est ce que Foucault appelle une *épistémè* (science, en grec). Ces structures n'évoluent pas : elles sont remises en causes de façon brutale, par une révolution scientifique. Et ces structures sont en quelque sorte incommensurables entre elles, d'où un certain *relativisme épistémologique* défendu par Foucault. Notre connaissance ne progresse pas vraiment, c'est plutôt que nous comprenons les choses d'une autre manière, dans un autre cadre. Cette histoire des épistémè fait écho à la thèse heideggerienne selon laquelle l'*être* (c'est-à-dire notre façon d'appréhender les choses, notre rapport au monde) est historique. Cette notion est aussi, si l'on veut, le développement de la notion kantienne d'a priori (condition de la pensée qui précède toute expérience), mais bien au-delà de l'espace et du temps il s'agit d'un a priori historique, social et existentiel, c'est-à-dire au fond la *facticité* : ce à partir de quoi nous partons pour penser comme pour agir.

Concrètement, l'épistémè de la Renaissance est l'interprétation : le microcosme est censé refléter le macrocosme, et c'est par analogie que procède le savoir. Puisque la noix ressemble au cerveau, elle doit avoir un lien avec lui et est susceptible de soigner les maladies cérébrales. A cette épistémè succède celle de l'âge classique, qui est une épistémè de l'ordre : désormais chaque être est considéré comme connu à partir du moment où il s'insère dans une classification générale (classifications des plantes et des animaux notamment). Au XIX^e siècle, la science entre dans une nouvelle ère avec la découverte de l'homme (sciences de l'homme), c'est-à-dire la découverte de la vie (biologie), du travail (économie) et du langage (linguistique). Ainsi, conclut Foucault, l'homme est une invention récente, et sa fin est probablement prochaine : il pourrait bien disparaître, comme un visage de sable effacé par la mer. Peut-être Foucault pense-t-il au structuralisme lui-même, qui précisément tend à dissoudre l'homme (l'individu) dans des structures.

La pensée de Foucault ne se limite pas à cette dimension épistémologique. Il est aussi et surtout un philosophe politique. Dans la tradition de Machiavel, Hobbes, Spinoza et Nietzsche, il conçoit la société comme une guerre civile permanente. « La politique est la

continuation de la guerre par d'autres moyens », écrit-il en renversant la proposition de Clausewitz. Les relations de pouvoir, en effet, traversent l'ensemble de la société et des institutions, comme l'avait déjà vu La Boétie. A la limite, le pouvoir est un pur dispositif de représentation qui peut même fonctionner sans dominant. C'est ce que révèle le paradigme du panoptique :



A la périphérie un bâtiment en anneau ; au centre, une tour ; celle-ci est percée de larges fenêtres qui ouvrent sur la face intérieure de l'anneau ; le bâtiment périphérique est divisé en cellules, dont chacune traverse toute l'épaisseur du bâtiment ; elles ont deux fenêtres, l'une vers l'intérieur, correspondant aux fenêtres de la tour ; l'autre, donnant sur l'extérieur, permet à la lumière de traverser la cellule de part en part. Il suffit alors de placer un surveillant dans la tour centrale, et dans chaque cellule d'enfermer un fou, un malade, un condamné, un ouvrier ou un écolier. Par l'effet du contre-jour, on peut saisir de la tour, se découpant exactement sur la lumière, les petites silhouettes captives dans les cellules de la périphérie. Autant de cages, autant de petits théâtres, où chaque acteur est seul, parfaitement individualisé et constamment visible (...). Chacun, à sa place, est bien enfermé dans une cellule d'où il est vu de face par le surveillant, mais les murs latéraux l'empêchent d'entrer en contact avec ses compagnons. Il est vu, mais il ne voit pas ; objet d'une information, jamais sujet dans une communication. La disposition de sa chambre, en face de la tour centrale, lui impose une visibilité axiale ; mais les divisions de l'anneau, ces cellules bien séparées impliquent une invisibilité latérale. Et celle-ci est garantie de l'ordre. Si les détenus sont des condamnés, pas de danger qu'il y ait complot, tentative d'évasion collective, projets de nouveaux crimes pour l'avenir, mauvaises influences réciproques ; si ce sont des malades, pas de danger de contagion ; des fous, pas de risque de violences réciproques ; des enfants, pas de copiage, pas de bruit, pas de bavardage, pas de dissipation. Si ce sont des ouvriers, pas de rixes, pas de vols, pas de coalitions, pas de ces distractions qui retardent le travail, le rendent moins parfait ou provoquent des accidents. La foule, masse compacte, lieu d'échanges multiples, individualités qui se fondent, effet collectif, est abolie au profit d'une collection d'individualités séparées. Du point de vue du gardien, elle est remplacée par une multiplicité dénombrable et contrôlable ; du point de vue des détenus, par une solitude séquestrée et regardée.

De là, l'effet majeur du Panoptique : induire chez le détenu un état conscient et permanent de visibilité qui assure le fonctionnement automatique du pouvoir. Faire que la surveillance soit permanente dans ses effets, même si elle est discontinuée dans son action ; que la perfection du pouvoir tende à rendre inutile l'actualité de son exercice ; que cet appareil architectural soit une machine à créer et à soutenir un rapport de pouvoir indépendant de celui qui l'exerce ; bref que les détenus soient pris dans une situation de pouvoir dont ils sont eux-mêmes les porteurs.

Michel Foucault, *Surveiller et punir*, 1975

Voilà pourquoi votre lycée ressemble à une prison : parce que *c'est* une prison, ou un hôpital, ou une usine. Foucault diagnostique ainsi l'émergence de nouvelles techniques de gouvernement. Le panoptique (dont la version contemporaine est la caméra de surveillance) est le symptôme d'une société de contrôle, où le pouvoir s'exerce essentiellement par la connaissance du gouverné.

Plus généralement, on assiste à un changement général du paradigme de gouvernement : on est passé de la **loi** à la **norme**. La société d'Ancien régime était fondée sur une loi donnée par Dieu qui déterminait le bien et le mal. La sanction avait un sens moral et religieux. La société moderne ne fait plus référence à aucune transcendance, ni même aux notions morales. Son seul objectif est la gestion de la population. L'homme n'est plus analysé comme un sujet politique, mais comme un être naturel obéissant à des lois. Le modèle du gouvernement n'est plus idéal mais réel (cf. Machiavel) : ce n'est plus la théologie et la philosophie mais l'économie et la médecine. On est passé du philosophe-roi au médecin-roi. Les délinquants sont désormais considérés comme des nuisances économiques à gérer ou comme des malades à soigner : c'est pourquoi les châtiments (torture, travaux forcés, peine de mort) disparaissent au profit du seul enfermement, visant à assurer la sécurité de la société. Nous sommes passés

du patriarcat au matriarcat⁴⁸, de l'Etat régalien à l'Etat providence. A la figure du policier se substitue progressivement la figure du médecin, du pompier, du sociologue, du gestionnaire. Foucault parle de **biopouvoir** pour désigner ce pouvoir sur la vie : d'un pouvoir qui fait mourir (peine de mort) ou laisse vivre on est passé à un pouvoir qui fait vivre (aides sociales) ou laisse mourir.

Autre symptôme de cette grande transformation : « Désormais la sécurité est au-dessus des lois »⁴⁹ et de la légitimité, car elle prétend être la source de toute légitimité. La récente loi sur la rétention de sûreté, qui permet de garder en prison un délinquant ayant refusé de se soigner alors même qu'il a purgé sa peine, constitue un exemple éclatant de cette priorité donnée à la sécurité sur la légitimité. Cette volonté de sanctionner une faute potentielle avait été anticipée par Steven Spielberg dans *Minority Report*, un film avec Tom Cruise où la police « *pre-crime* » détecte les délits avant même qu'ils ne soient commis et arrête les délinquants quelques secondes avant qu'ils ne passent à l'acte.

⁴⁸ « La femme est l'avenir de l'homme », comme disait Aragon.

⁴⁹ Michel Foucault affirmait cela dès 1977, quand une manifestation fut interdite arbitrairement par la police pour des raisons de sécurité. *Dits et écrits*, III, § 211.